

Critique: «Déficit de larmes», au Théâtre du Grütli, à Genève

Monde en roue libre, larmes en cage

«Une tentative de créer une forme de rage devant le réel.» Maya Bösch, codirectrice du Théâtre du Grütli, n'aime pas les univers lisses. Elle leur préfère la friction, le chaos. Dans Déficit de larmes, la metteur en scène a commencé par interroger son équipe artistique: «Comment contacter la douleur du monde? Comment supporter le cours brutal, effréné de notre temps? Et comment rester, malgré tout, dans le jeu, l'imagination, la jouissance?»

A partir des propositions des huit comédiens, l'auteur Sofie Kokaj a tiré un texte fragmenté qui traque les notions de désir et d'impuissance, de quête affolée et de conquête glacée. Ce principe de pics et de creux, on le retrouve dans le spectacle qui procède par vagues. Vagues de mots, donc, mais aussi vagues d'actions et d'émotions, de lumière et de son. Le tout autour d'une immense baudruche noire remplie de 40 000 tonnes d'eau; pleine sans doute des larmes qui ne couleront jamais, faute d'un soulagement universel.

Dans Déficit de larmes, il y a des fulgurances, comme ces deux corps soudés qui, dans la pénombre, se jettent sur la baleine gorgée d'eau. Ou ce droit au malheur, ce «ravisement du chagrin» – le texte est d'Elfriede Jelinek –, revendiqué par une Barbara Baker en robe classe et pieds bandés. Ou encore la fille à la faux ensanglantée (Maelle Bellec) qui promène sa mélancolie, sensuelle. Pourtant, on sort orphelin de ce flot généreux. Comme si, dans cette mer agitée, il manquait une ligne tracée, une crête d'écume. A force de corps secoués, de courses folles, de rires saccadés et de mots au micro, la colère n'a plus la même efficacité.

Tout commence en douceur. A l'entrée, un jeune homme soulage les spectateurs de leur veste. Un autre, bel éphèbe torse nu, les fait asseoir dans des canapés. Un troisième propose des verres de vodka qu'il puise dans un caddie. Ambiance bohème, arty. Une voix off dit en boucle des phrases type «Il était une fois Jérôme Bel et le jugement», «Partageons nos poubelles» ou «J'entends un junkie pleurer». Fourre-tout politico-socio-culturel. Les comédiens vont et viennent, se chamaillent, certains se détendent, couchés, anodins. Manière de dire au public: le théâtre, c'est nous, mais c'est aussi, c'est surtout vous...

Les prises de parole et de corps s'organisent. Parfois en bataille rangée, parfois en étreinte serrée. Toujours selon un principe de chaud-froid rageur. L'un donne, l'autre jette, la détresse est pour les deux. Et tout recommence éternellement, souligne en souriant le dramaturge Bernard Schlurick dont l'intervention sans hystérie tranche avec le typhon ambiant. Les comédiens débordent près du public, se jetant à ses pieds, ou le fixant d'un regard froid.

On devrait trembler face à ces félins fous ou ces automates givrés qui boitent leur vie? On admire surtout les acteurs pour leur conviction et leur générosité. Une nouvelle fois, le monde reste plus effrayant que le théâtre. Marie-Pierre Genecand

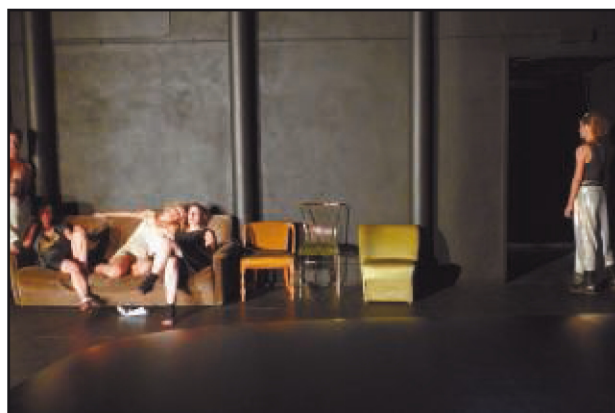
Déficit de larmes, jusqu'au 18 oct, au Théâtre du Grütli, à Genève, tél. 022/328 98 78, www.grutli.ch, 1h45.

LE TEMPS du 15.10.2009



Déficit de drame

THÉÂTRE • Au Grütli, à Genève, le «Déficit de larmes» proposé par Maya Bösch érode sa spontanéité et se fige. Dommage.



«Déficit de larmes» soigne son esthétique. JEAN-MICHEL BROILLET

SAMUEL SCHELLENBERG

Une gigantesque matrice noire remplie de quarante tonnes d'eau, qui parfois dodeline et toujours intrigue; huit personnages à la poursuite effrénée de leur «moi»; l'inaccessible cheval de Richard III, suspendu dans une caisse en bois; un peu de musique d'Angelo Badalamenti ou des Talking Heads... *Déficit de larmes*, au Théâtre du Grütli, à Genève, offre deux heures d'une «création libre» – c'est à dire sans texte préécrit – dotée d'une scénographie productrice de sens, de plusieurs personnalités étonnantes et de nombreuses déclarations de foi.

Ce que donne à voir Maya Bösch jusqu'à dimanche n'est

toutefois que la pointe de l'iceberg d'un important travail de production en amont. La metteuse en scène et codirectrice du «Grü» a demandé aux huit comédiennes et comédiens de dissertar sur leur rapport au monde, au sexe ou à la mort, avant de confier le matériau brut à Sofie Kokaj. L'écrivaine a décoffré et resservi le tout aux acteurs par oreillettes interposées, durant six semaines de répétitions.

A l'arrivée, ce sont des fragments plus ou moins prémâchés qui forment le patchwork théâtral offert sur le plateau de la Black Box. «Qu'est-ce que représente l'art pour vous», demande une comédienne face

public. «Et la merde? Et la beauté? Et l'Afrique?» «Je ne sais pas», ose un spectateur, affalé comme les autres dans un vieux sofa trop mou. Après une incursion nietzschéenne, une visite de la Vieille dame – version blonde, trentenaire, en nuisette – et une dernière acrobatie, voilà venu le temps des adieux.

A l'heure du bilan, l'enthousiasme est mesuré. Pas à cause de l'absence d'émotion: le déficit de larmes annoncé en titre est assumé de bout en bout, avec courage. Pas non plus à cause de l'esthétique: soignée, efficace et inventive, elle est plutôt séduisante. Mais on attendait davantage de spontanéité là où tout est plutôt figé, une semaine après la première: à la fraîcheur des représentations évolutives semble s'être substitué un paradoxal train-train, que l'oreillette n'arrive pas à déridar. Et peut-être qu'on s'agace aussi, à la longue, de tous ces mots égoïstes: chacun parle, mais jamais à son voisin. Cette «tentative de créer une forme de rage devant le réel», comme la définit Maya Bösch, n'est-elle pas vaine si l'on s'énerve dans son coin? |

Théâtre du Grütli, Black Box, 16 rue Général-Dufour, Genève, jusqu'à di, je-sa 20h30, di 18h. Rés: ☎ 022 328 98 78. Infos: www.grutli.ch

Le Théâtre du Grütli en rupture de larmes



«Déficit de larmes». Créer un monde depuis le plateau. (JEAN-MICHEL BROILLET)

CRÉATION

Avec son groupe d'acteurs, Maya Bösch s'interroge sur l'intranquillité du monde.

Maya Bösch et son théâtre de l'«informulable». Maya Bösch et son refus de toute résolution. Maya Bösch et les doutes, que ne solde aucun de ses vigoureux coups de pied – artistiques! – dans la fourmilière.

Maya Bösch, enfin, sur la terrasse du Grütli, avec un vilain rhume. Si l'on insiste autant sur elle, c'est qu'elle est l'initiatrice de ce *Déficit de larmes* (à l'affiche dès mardi) qui consiste «à parler de nous». «De nous», c'est-à-dire de son équipe, du théâtre, des corps et du rapport que tout cela entretient avec la vie. «Il ne s'agit pas de tomber dans la biographie, mais de préciser un positionnement», souligne-t-elle.

Une fois encore, malgré la beauté et la limpidité du titre, on se trouve face à une énigme. Celle d'une réflexion qui ne cesse de s'alimenter d'elle-même et du monde. Après une collaboration avortée avec la Comédie, la metteur en scène et codirectrice du Grü a ressorti ce projet «qui traînait depuis des années». «J'étais dans un monde d'écriture, des *Chants de Maldoror* à Kurt Cobain, poursuit-elle. Et je me suis dit: «Qu'est-ce que je fous?» C'est la poésie qui m'intéresse.»

Une nouvelle écriture

La poésie, l'amour -- ce «grand malentendu» –, le désir, l'utopie... «Vient le moment où l'on constate qu'on est toujours en déficit, précise Maya Bösch. Il y a ces ruptures, ces «slash», et enfin les larmes». Six semaines de répétition auront été nécessaires pour en chercher la trace. Six semaines avec des comédiens prêts à en découdre, et avec eux un scénographe, un ingénieur du son, une auteure et un créateur lumière.

«On s'est dit, on y va comme ça, dans cette comédie impossi-

ble, explique la codirectrice du Grütli. Il y a un trou noir dans la Black Box. C'est le déficit de larmes. Et nous, en périphérie, on essaie de reconquérir le centre, de combattre.»

L'objectif, c'est également d'élaborer une nouvelle écriture théâtrale. Qui progresse dans l'immédiateté. L'auteure Sofie Kokaj a écrit en temps réel, au bord du plateau. «L'histoire, c'est une after, sur les coups des 3 heures du matin, relève Maya Bösch. On n'est pas dans une écriture où l'on affirme, mais il y a toutes ces choses qui traversent, comme dans un tram: les cris, les pleurs, des sortes de lettres des instances politiques vers le citoyen. Des choses banales, en quelque sorte. Et toujours, avec ça, on doit se débrouiller. La mise en scène, c'est un grand «débrouillage».

Pas question, quoi qu'il en soit, de renoncer face aux pouvoirs et aux idéologies. «L'idée, conclut la metteur en scène, c'est de partir dans la fête, dans la jouissance. J'appelle ça une résistance solaire.»

Lionel Chiuch

■ *Déficit de larmes*. Au Grütli, Black Box. Du 6 au 18 octobre. Rés. 022 328 98 78.

SAMEDI-DIMANCHE
3-4 OCTOBRE 2009
TRIBUNE DE GENÈVE

Des corps précipités au Grütli

CRITIQUE

On s'assoit. On accepte ou non le verre de vodka qu'on nous propose. Le regard se focalise sur l'énorme masse noire qui gît au centre de la Black Box. Elle pulse par intermittence. Puis s'élançe en houle quand les comédiens s'y précipitent, tête la première. «Déficit de larmes» est aussi un défi physique. Il faut battre les corps et les mots pendant qu'il en est temps. Se frotter au monde là où il se dérobe, rester attentif et inquiet, étreindre l'autre pour ne pas tomber seul.

Une fois encore, c'est un drôle d'objet théâtral que modèle Maya Bösch. Et s'il relève aussi de l'onanisme, on peut consentir à ce plaisir-là. Pour la force qui s'en dégage, pour la présence brute et l'adhésion totale des acteurs, pour ce paradis vain chanté par Talking Heads. Maya Bösch signe ici un décapant cadavre exquis qui s'ouvre sur un verre d'alcool, se blottit sous un cheval mort et s'achève sur un trapèze. Idéales pertes d'équilibre pour accéder au vertige du monde.
Lionel Chiuch

■ «Déficit de larmes» Au Grütli. Jusqu'au 18 oct. Infos: www.grutli.ch

JEUDI 8 OCTOBRE 2001
TRIBUNE DE GENÈVE

PEAU DE CHAGRIN

Déficit de larmes est un beau titre. D'autant plus beau qu'il fait référence aux abysses de douleur, presque toujours refoulée, que tout être normalement constitué éprouve face au monde tel qu'il va. Maya Bösch, codirectrice du Théâtre du Grütli et fondatrice de la compagnie Sturmfrei, a décidé d'explorer cette interface ambiguë qui unit l'individu au monde. Convoquant sa troupe de comédiens, elle l'a passée au crible de ses questions indiscretes afin d'en extraire la «rage devant le réel.» Elle a ensuite chargé l'écrivaine Sofie Kokaj de récolter les incandescentes réponses, et de les transformer en prose dramaturgique. Enfin, elle a déconstruit l'espace de la scène – divisé pour l'occasion en grande salle, couloir et "gueuloir" – et a mis l'interface en scène: les comédiens répètent à leur guise ce qu'un souffleur leur glisse à l'oreillette. Il y a donc de l'idée dans l'air du côté du

Grü. Mais un doute subsiste: la gravité du thème s'accorde-t-elle sans déficit au nombrilisme théâtro-théâtral? E.J.-R.

Déficit de larmes, du 6 au 18 octobre au Théâtre du Grütli, rue Général-Dufour 16 à Genève, tél. 022-328 98 68, www.grutil.ch.



© Déficit de larmes

